

Grâce aux précédentes recherches, nous avançons l'idée que la pensée visuelle est assimilée à l'iconicité dans le champ de la LSF et qu'un raccourci conceptuel entre langue et image a été pensé du fait de leur point commun visuel. Nous avons vu que cette assimilation n'était pas sans poser problème. Ainsi, dans ce mémoire, il nous a semblé pertinent de chercher à remonter à la nature même de la pensée avant de savoir s'il est possible qu'une faculté sensorielle y soit rattachée. Vouloir comprendre l'essence de la pensée est un parcours long et délicat en cours déjà depuis plus de deux mille ans. Ce mémoire n'a pas pour objectif d'en rappeler les étapes mais bien d'admettre qu'il s'agit d'une entreprise métaphysique sur la dynamique de l'esprit. Mais est-ce bien le travail de l'ILS que de savoir comment les Sourds pensent ? D'autant plus que cette question risque de demeurer sans réponse si les recherches en neuropsychologie ou en sciences humaines ne prennent en compte la dimension visuelle de l'incarnation du système linguistique et son déroulement dans l'espace. Nous émettons donc l'hypothèse à ce stade de l'analyse que le métier d'ILS est orienté vers une finalité de communication. De nombreuses fonctions sont attribuées au langage, Sperber et Wilson (1989 : 11) en évoquent une intéressante pour notre étude :

« Supposez qu'il soit physiquement possible de transporter des pensées d'un cerveau à un autre, comme on transporte données et programme d'un ordinateur à un autre [...] Alors la communication ne serait pas nécessaire [...] Hélas, les pensées ne se transportent pas, et rien ne peut remplacer la communication humaine. »

Ils poursuivent en indiquant que le sujet qui s'exprime a également une attitude réflexive dans le langage : « On utilise des énoncés non seulement pour exprimer des pensées mais aussi pour manifester sa propre attitude vis-à-vis de la pensée exprimée. » (Sperber et Wilson 1989 : 24). Les pensées sont comprises dans leur étude comme « représentations conceptuelles (par opposition à des représentations sensorielles ou à des états émotionnels) »³⁵. Par conséquent, l'analyse qui se déroule ici tend progressivement à sortir d'une intériorité de la pensée pour aller vers l'extériorité. Dans un premier temps, nous reviendrons sur le concept d'image pour dans un second temps, prendre en compte sa place dans un processus de communication puis de traduction.

Le concept d'image

3.1.1. L'imagerie mentale

Ce terme est employé dans le champ des sciences cognitives. La place de l'image a été pendant longtemps l'objet de discussions et de débats (notamment The Imagery Debate qui

³⁵ Sperber et Wilson (1989 : 12).

interroge la nature innée ou non de la représentation mentale, Kosslyn 1994). Pour argumenter en faveur de l'importance des images mentales, nous allons axer ce paragraphe sur leur utilisation dans les processus d'acquisition des connaissances et d'apprentissage.

Comme nous l'avons déjà soulevé dans les pages précédentes, l'image est un support pour la compréhension des concepts ou des explications dans n'importe quel domaine. Blanc-Garin (1974:533) écrit dans son article que l'image fait l'objet d'un renouveau dans les recherches :

« Le rôle de l'imagerie comme médiateur dans l'apprentissage verbal, son efficacité par rapport aux médiateurs linguistiques ont fait l'objet de nombreux travaux [...] ».

De plus, l'image, dans la mesure où elle est étroitement liée à l'activité de percevoir, serait le meilleur médium pour connaître le monde (Fortis 1994 : 20) : « Chez les empiristes (notamment Hume) l'essentiel des processus de connaissance est dévolu à l'image. » Cet auteur ici présente l'image étudiée par la philosophie pour détailler son propos. De la même façon, Kosslyn (1990 : 75) fait référence aux travaux de Paivio (1971) dont les résultats ont mis en lumière l'efficacité de l'utilisation des images pour une meilleure mémorisation et visualisation. En effet :

« The view that images may have functional significance in behavior after all extends to the phenomena that are most relevant here, namely, meaning and mediation processes in perception, verbal learning, memory and language. » (Paivio 1971)

Une récente étude (Marschark et al. 2016) sur les stratégies d'apprentissage des Sourds avec des profils différents mais aussi des entendants démontre qu'il n'y a pas lieu de penser que les Sourds auraient une capacité à apprendre plus rapidement et plus efficacement grâce à des supports visuels (diagrammes, photos, films, schémas, etc.). Cette étude vise à revenir sur l'idée reçue que les Sourds sont automatiquement des « apprenants visuels », et qu'ils le sont davantage que ceux qui entendent. Sur un nombre de 102 élèves sourds (qui ne s'exprimaient pas tous avec la modalité gestuelle) et 21 élèves entendants, les résultats concernant un des tests (répondre vrai ou faux à un questionnaire sur les préférences et les méthodes d'apprentissage, visuel ou verbal) révèlent que :

« In short, based on IDQ scores, the deaf students were no stronger than the hearing students in visual domain and no more likely to see themselves as visually-oriented as opposed to verbally-oriented ; nor was there any indication of a positive relation between sign language and visual imagery habits and skills among the deaf students. » (Marschark et al. 2016).

Il faut cependant être prudent quant à la portée de tels résultats comme le signalent les chercheurs en conclusion. Cette étude n'a pas pour objectif de dire que les sourds ne sont pas des apprenants visuels et par là même bafouer leurs capacités. Elle cherche à interroger le rapport de supériorité qui est mis en avant. Marschark et al. (2016) conclut que, dans certains domaines, les

Sourds seront plus compétents pour utiliser des matériaux ou des supports visuels que d'autres. Le mode d'apprentissage par des moyens visuels est possible autant pour les Sourds que pour les entendants. L'accent ne doit pas être mis sur les capacités ou incapacités physiques mais sur l'adaptation au mode de fonctionnement de l'apprenant. Cette stratégie est possible et plutôt bénéfique car les méthodes d'apprentissage sont comprises en fonction de l'individu et de ses capacités et non en fonction de la « catégorie » à laquelle il pourrait appartenir. Cette recherche est très intéressante pour notre propos puisqu'elle questionne également la prééminence du mode visuel sur la façon de penser chez les Sourds par rapport aux non-sourds.

Après avoir cerné la place de l'imagerie mentale dans le processus d'apprentissage, nous pouvons mettre en lumière les deux façons de concevoir l'image mentale : en fonction de son contenu sensoriel ou bien en fonction de sa structure (Blanc-Garin 1974). Elle est donc définie soit en tant que trace soit en tant que construction. Son implication dans les processus de pensée sera alors différente. De ceci, l'auteur dégage deux prérequis pour la représentation imagée en répertoriant les études en sciences cognitives : le caractère sensoriel et la possibilité d'évoquer un objet en son absence. En tant que construction, Kosslyn (1990) évoque le processus de création d'une image mentale : capacité à générer une image grâce aux informations stockées dans la mémoire, interpréter cette image, la retenir assez longtemps pour pouvoir l'utiliser et enfin la transformer si besoin (rotation, agrandissement, etc.). Les images sont donc utilisées pour remplir des fonctions différentes, c'est pourquoi elles peuvent être comprises selon deux aspects :

« In addition, people used imagery to help produce descriptions, to help understand descriptions, as part of "mental practice" (one subject visualized a "mental scenario" of what he would say [...], and to induce emotional or motivational state [...]). » (Kosslyn 1990 : 75).

L'image est tout ancrée dans le processus même de représentation. La structure d'une image n'obéit pas aux contraintes du monde physique et peut donc faire l'objet de créations à l'infini. Utiliser ces données pour une étude de la langue des signes nous apprend ceci : la pensée se conçoit comme une dynamique propre à la construction d'images. L'expérience du monde se construit grâce à la conceptualisation des choses perçues. Cette approche empirique de la pensée nous amène à voir différents degrés d'abstraction de l'expérience sensible :

« le concept n'est pas quelque chose que nous contemplons par l'esprit, mais que nous tirons par abstraction de l'expérience sensible ; la pensée conceptuelle n'est pas un simple résultat de l'expérience sensible, mais elle dégage les formes abstraites » (Ricoeur 1974 : 1011 cité par Bouvet 1997 : 54).

Les images en tant que représentations résultent d'un processus de pensée actif. Les degrés de complexité et d'abstraction sont variables en fonction de ce que notre esprit doit faire. Cette étude

sur la place de la pensée visuelle en langue des signes fait bouger les lignes de l'entre-soi et de l'intériorité de la pensée. En interrogeant la supériorité ou la compensation des sens, l'analyse de la langue des Sourds est enrichissante pour entrevoir des capacités non plus destinées à un sens en particulier mais à l'ensemble des potentialités humaines.

3.1.2. *L'image versus le percept*

Jusqu'à maintenant, image et percept ont été envisagés comme étant similaires et équivalents. Le percept est souvent présenté comme le résultat du stimulus de la perception, il demeure dans l'esprit sous forme d'image. La relation entre ces deux concepts était donc conçue dans un lien d'isomorphisme et de ressemblance (Fortis 1994). Toutefois, si nous voulons pouvoir distinguer différents niveaux d'analyse dans tout ce qui est visuel dans le monde, il convient de penser que le percept et l'image ne sont pas les deux faces d'une même pièce. C'est en cela que nous pourrions comprendre que le terme de « pensée visuelle » englobe des éléments visuels de natures diverses.

Afin de mieux comprendre ce qui diffère entre l'image et le percept, nous allons nous appuyer majoritairement sur le travail de McGinn (2004). Le premier chapitre de son analyse s'attache à révéler la différence fondamentale entre ces deux notions. Il s'appuie tout d'abord sur la philosophie de Hume à propos de la perception sensible :

« Those perceptions, which enter with most force and violence, we may name *impressions* ; and under this name I comprehend all our sensations, passions, emotions, as they make their first appearance in the soul. By *ideas* I mean that faint images of these in thinking and reasoning. »³⁶

Selon Hume, la distinction entre une image et un percept se mesure selon une différence de degré et non de nature. Le percept (je vois un arbre) a donc un degré de « force et de vivacité » - pour reprendre les termes - beaucoup plus élevé que celui de l'image (je visualise un arbre). McGinn (2004 : 9) conclut donc que pour Hume

« The image is merely a faint percept, just as the percept is a particularly vivid image ; both belong together as "perceptions" that can come in various strengths or intensities. ».

A la lumière de cette réflexion, nous observons que cette similarité entre l'image et le percept est largement admise dans les études que nous avons citées précédemment. La philosophie empiriste voit donc la perception comme le lieu premier de l'origine de nos sensations où nous sommes affectés par le monde sensible. Ensuite, se construisent les représentations qui seront les nôtres. Ainsi, l'idée que nous avons construite grâce aux impressions sensibles passées n'est qu'une copie

36 Hume (1985) cité par McGinn (2004 : 8).

de celles-ci. L'existence du sujet pensant provient uniquement de la rencontre avec le monde sensible et l'expérience construit les concepts qui définiront la raison humaine.

De cette façon, pourquoi envisager une différence ? Selon McGinn (2004 : 19) « our cognitive relation to our images is totally different from our cognitive relation to our percept. ». Première différence entre l'image et le percept est la question de la présence³⁷. Pour percevoir un objet (un livre, une voiture, la Tour Eiffel, etc.) ou un individu, il doit obligatoirement être physiquement présent. Les choses se présentent à nous par le fait même qu'elles sont déjà là, extérieures à nous. Le percept est extérieur à nous (même si nous intériorisons les informations qu'il donne sur le monde pour ensuite les stocker dans notre mémoire) alors que l'image est interne : « [...] it is *I* who cause the mental image that occupy my consciousness. But it is certainly not the case that I cause my perceptual experience. » (McGinn 2004 : 15). Percevoir est un acte passif alors que l'image est le résultat d'une action mentale (deuxième différence). Imaginer un objet, avoir une image est un acte soumis à la volonté. En effet, nous n'avons pas d'autres choix que de voir la Tour Eiffel lorsque nous sommes à Paris et que nous sommes à ses pieds. Par contre, en préparant un séjour à Paris tout en étant dans une autre ville, il est tout à fait possible d'avoir une image de la Tour Eiffel : « Forming an image is something I *do*, while seeing is something that happens to me ; in short, imaging is a mental action » (McGinn 2004 : 13). La capacité à former des images est donc soumise à la volonté du sujet qui pense contrairement à la perception. De plus, avoir une image en tête requiert une attention particulière et nécessaire. Face à l'immensité de l'océan, il est possible de le contempler tout en pensant à une personne aimée (exemple tiré de McGinn 2004 : 32). Par contre, il n'est pas possible d'avoir une image à l'esprit et de penser à autre chose que ce que suggère cette image. Si l'attention se démobilise, alors l'image s'effacera. Il y a donc une différence d'intentionnalité entre les deux. Enfin, l'image mentale n'est pas soumise à une localisation précise. En effet, nous pouvons former dans notre esprit l'image d'une voiture sans que celle-ci soit dans un endroit précis. Alors qu'en percevant une voiture, nous la voyions toujours dans un espace précis (dans la rue, au garage, etc.). L'imagination - au sens former et construire des images - possède donc son propre espace :

« When I form an image of something I do not mentally locate it in perceived space ; the imaged object presents itself as suspended in its own space. » (McGinn 2004 : 3).

Si les deux notions sont différentes en bien des points, elles ne s'excluent pas pour autant. L'image est même la trace significative d'un ancien percept retenu grâce à la mémoire :

« When can agree that the memory image is some kind of remnant or echo or re-presentation of the

37 Cf. McGinn (2004 : 7) : « Seeing requires the presence of the object, while visualizing does not. ».

original percept (and is causally dependent on it) without accepting that the image is merely a fainter version of the percept. Image and percept could differ in other ways (perhaps qualitatively or in "nature") and it still be true that the image derives from antecedent percept. » (McGinn 2004 : 11)

Le tableau ci-dessous reprend les principales distinctions que nous venons d'aborder.

<i>Image</i>	<i>Percept</i>
Non présence	Présence obligatoire
Soumis à la volonté	Non soumis à la volonté
Interne à l'individu	Extérieur à l'individu
Pas de localisation précise	Localisation dans un espace précis
Dépendant d'une activité attentive	Stimulus extérieur

L'argumentation qui se déroule dans ce mémoire tend à suivre cette distinction. Ce point de vue philosophique nous invite à repenser les raccourcis et les mises en commun de certains concepts qui, certes, interagissent mais ne se situent pas au même niveau. Les implications philosophiques sur la question de la pensée visuelle sont dans la continuité de ce que nous avons avancé dans les chapitres précédents sous le regard d'une analyse linguistique. Dans l'image, il y a une trace du percept tout comme le geste laisse une trace signifiante dans l'espace de signation. Si dans le mouvement corporel et les expressions du visage, nous pouvons voir une ressemblance avec des états émotionnels ou encore des attitudes, il n'en demeure pas moins que ce qui nous intéresse tout particulièrement c'est la construction significative qui en émane.

De même, Dretske (1990) annonce ce que nous voyons comme le noyau même de la compréhension du concept de pensée visuelle où la perception s'organise selon deux dynamiques ; *sense perception* et *cognitive perception*. Avoir conscience de quelque chose et savoir de quoi nous avons conscience n'est pas la même chose. Prenons l'exemple (Dretske 1990:131-132) d'un enfant qui a malencontreusement pris le chat noir sur le sofa pour un vieux pull. Dans cette situation, l'enfant a bien vu/ perçu qu'il y avait un objet sur le sofa mais il n'a pas reconnu ce qu'il voyait, à savoir le fait qu'un chat noir se trouvait là. Ce moment peut se concevoir de deux façons : *sense perception* qui relève du moment où l'enfant a vu un objet sur le sofa (le chat noir) et *cognitive perception*, moment où il a compris que ce qu'il voyait c'était un chat noir. Il est donc tout à fait possible de voir quelque chose sans reconnaître ce que nous voyions. *Cognitive perception* est l'acte par lequel nous reconnaissons ce que nous voyions. Nous ne développerons pas davantage ce point, savoir comment nous savons ce que nous savons et comment nous connaissons le monde est un questionnement épistémologique³⁸. Ces deux moments de la perception visuelle sont pertinents car

38 Dretske (1990 : 129) : « *Epistemology* is a branch of philosophy devoted to the study of knowledge. Epistemology

ils nous amènent à repenser l'étude sur la pensée visuelle en lien avec l'interprétation. Analysée à partir de la perception comme ancrage de la connaissance, il semble que nous échouons à comprendre la raison pour laquelle l'ILS doit être visuel dans son interprétation. L'image diffère du percept : voir un objet n'est pas synonyme de reconnaître cet objet, voir un discours en LSF et s'exprimer en LSF n'est pas synonyme de penser visuellement. Nous avons envisagé l'activité de penser comme l'élaboration des concepts *via* la représentation imagée. Dès lors que nous avons conscience de cette possibilité, comment l'utiliser ? Comment peut-on la mettre à profit en interprétation et surtout est-ce nécessaire ?

3.2. Les représentations utilisées par l'interprète français/LSF

3.2.1. Les représentations imagées du monde perçu

Ce paragraphe reprend de manière synthétique ce que nous avons énoncé dans les parties précédentes. Nous avons progressivement abandonné le terme de *pensée visuelle* pour aborder plus précisément la question de la représentation mentale. Ce paragraphe vise à cerner l'argumentation que nous développons tout au long de ces pages : interroger la nature de la pensée visuelle est une recherche relevant du domaine épistémologique de la philosophie de l'esprit.

La perception joue un rôle fondamental dans la connaissance du monde. En effet, la dynamique même de la pensée nous offre un mouvement de conceptualisation. Ainsi Olivier (2013), dont l'ouvrage commente la philosophie de C.S. Peirce, écrit :

« [...] recevoir le monde, c'est le découper en objets et subsumer ces objets sous des concepts. Pour opérer cela, nous partons d'un divers de sensations (visuelles, tactiles ...). La réception du monde se joue donc dans le passage de ce divers de sensations à la désignation d'un objet [...]. » (Olivier 2013 : 43)

La perception est incarnée dans un corps percevant. Nous soutenons, en nous appuyant sur Bouvet (1997) qui s'appuie elle-même sur Johnson (1987), l'idée selon laquelle le corps a une place dans le processus même de la pensée. C'est grâce au corps que « les sujets humains s'approprient la signification – la façon dont ils comprennent leur expérience » (Johnson 1987, p. x cité par Bouvet 1997 : 61). Johnson (1987: xx) nomme « image schemata » les structures abstraites d'image formées dans l'expérience corporelle :

« bien qu'une « image schemata » émerge d'abord comme une structure d'interactions corporelles, elle peut se développer et s'étendre d'une façon figurée et devenir une structure autour de laquelle le sens s'organise à un niveau abstrait de la connaissance »³⁹.

is a philosopher's version of cognitives studies. »

39 Johnson (1987) cité par Bouvet (1997 : 61). Citation traduite par Bouvet (1997).

Ainsi, l'appropriation du sens passe par une expérience corporelle, d'où une implication notoire dans l'étude sur les langues signées. Les langues signées sont caractérisées par une incarnation puisque le corps permet un marquage grammatical, syntaxique et sémantique. L'expression corporelle est porteuse de signification. Cependant, comme le souligne Risler (2011), percevoir aisément la signification d'un signe (comme nous pouvons facilement reconnaître [ELEPHANT]) par sa nature iconique ne permet pas à celui qui ne connaît pas la langue de la comprendre :

« Il y a une relation non arbitraire [...] même si elle n'est pas toujours transparente. Leur signification reste cependant souvent obscure pour ceux qui ne connaissent pas cette langue, et pourtant, dès qu'on adjoint une traduction simultanée les mêmes ont l'impression de tout comprendre d'un seul coup. »

Ceci tend à démontrer encore une fois que la langue est un système de constructions abstraites et non une imitation du réel.

Le corps peut être envisagé comme un lieu créateur de représentations et de concepts (Merleau-Ponty 1945, Johnson 1987) ou comme un médiateur (Andrieu 2002 : 46) :

« Le corps est un médiateur dans la mesure où il informe le cerveau des données sensibles, où il communique les représentations du cerveau/esprit, où il exprime une affectivité relationnelle avec son milieu socio-culturel. »

La capacité représentationnelle est donc une dimension personnelle et subjective de la pensée. En associant toutes les perceptions que nous pouvons avoir d'un objet, nous pouvons grâce à la mémoire regrouper tout ces éléments ensemble et former une image :

« Thus an image of my mother is really a congeries of thoughts, such as : my mother has blond hair, blue eyes, a freckle on her left cheek et cetera. I bring together a series of descriptive thoughts, and their totality is an image of my mother. » (McGinn 2004 : 36)

Ces images sont au cœur même de la pensée. Tout comme Weinberg (2008) l'affirme, une grande partie de notre vie mentale est toute entière faite d'images :

« Quand je réfléchis à quels vêtements je vais porter aujourd'hui, quand l'architecte imagine un plan de maison, quand on joue aux échecs, quand on imagine le trajet pour se rendre chez des amis ... ce sont des images et des scènes qui défilent dans notre tête [...]. »⁴⁰

L'idée principale dans cette étude est que les conseils des ILS concernant la pensée visuelle sont imprégnés de cette capacité interne à former des images. Toutefois, l'acte de communication n'est pas interne (sauf dans le cas du dialogue intérieur). Dans tout acte de parole, une ou plusieurs personnes sont présentes avec qui nous établissons une relation. Notre propos s'oriente vers un

40 Disponible sur internet, voir la bibliographie pour l'URL exacte.

nouvel horizon qui n'est plus savoir comment le sujet perçoit le monde et garde des traces de ses apprentissages dans des images personnelles. Il s'agit de comprendre en quoi les représentations sont investies dans un processus de communication et, qui plus est, dans une situation de communication traduite par un ILS. Nous quittons donc le domaine épistémologique pour nous rendre progressivement vers la pragmatique.

3.2.2. Les représentations imagées suscitées par le discours

Nous arrivons au point central de notre argumentation. Jusqu'à maintenant, la représentation mentale a été explorée à un niveau interne, au niveau du sujet pensant. Ce paragraphe a pour objectif de transposer la notion de représentation d'un niveau interne à un niveau externe, au niveau de la communication sociale. En effet, la littérature française voit dans la langue des signes la manifestation d'une pensée visuelle à l'œuvre dans l'esprit des Sourds. L'ILS doit, quant à lui, s'approprier cette forme de pensée (Guitteny 2004, 2006). Compte tenu du sujet de son argumentation (une étude linguistique sur l'expression du passif en langue des signes) elle prend en compte le locuteur comme point de départ de discours. Or, notre analyse s'attache à démontrer comment l'ILS peut traduire un discours qui n'est pas le sien. En ce sens, la pensée visuelle telle qu'elle est définie par Guitteny (2006) ne rejoint pas vraiment celle qui se déroule dans le cerveau de l'interprète. Cet écart trouve son origine dans le fait que s'exprimer naturellement dans une langue n'est pas la même opération cognitive que de traduire une langue A vers une langue B.

La perspective proposée ici est donc de déplacer le centre de gravité du terme de pensée visuelle, comprise ici comme la faculté de faire surgir des représentations imagées à la suite du discours que nous sommes en train d'entendre. Il ne s'agit plus de manipuler des images mentales dans le but d'appréhender le monde mais bien d'extérioriser les représentations suscitées par le discours pour les réintroduire dans le processus interprétatif. Nous nous plaçons dans la même mouvance que Boyson-Bardies (2003 : 64) pour qui « le sens donné par un mot est une entité mentale ». Nous remarquons toutefois que les conseils reçus par les étudiants de la part des enseignants et des interprètes tuteurs quant à l'utilisation de la pensée visuelle ne renvoient pas à de la pantomime ou de l'imitation. Il ne faut pas faire comme si nous étions le technicien ou le parent tranquille mais il faut le visualiser. Ainsi, les formateurs ont parfois recours aux types de commentaires suivants : « Il faut avoir l'image en tête du technicien devant sa machine », « Il faut visualiser le schéma de la disposition des tables » ou encore « Il est préférable d'avoir une image en tête du parent qui est dans son salon, sur son canapé et que n'a pas envie d'être dérangé ». Ainsi, la frontière entre ce qui relève de la langue et ce qui relève de la mise en situation est ténue. En effet, comme le signale Boyson-Bardies (2003 : 119) : « Pour que le dialogue s'instaure, il faut que

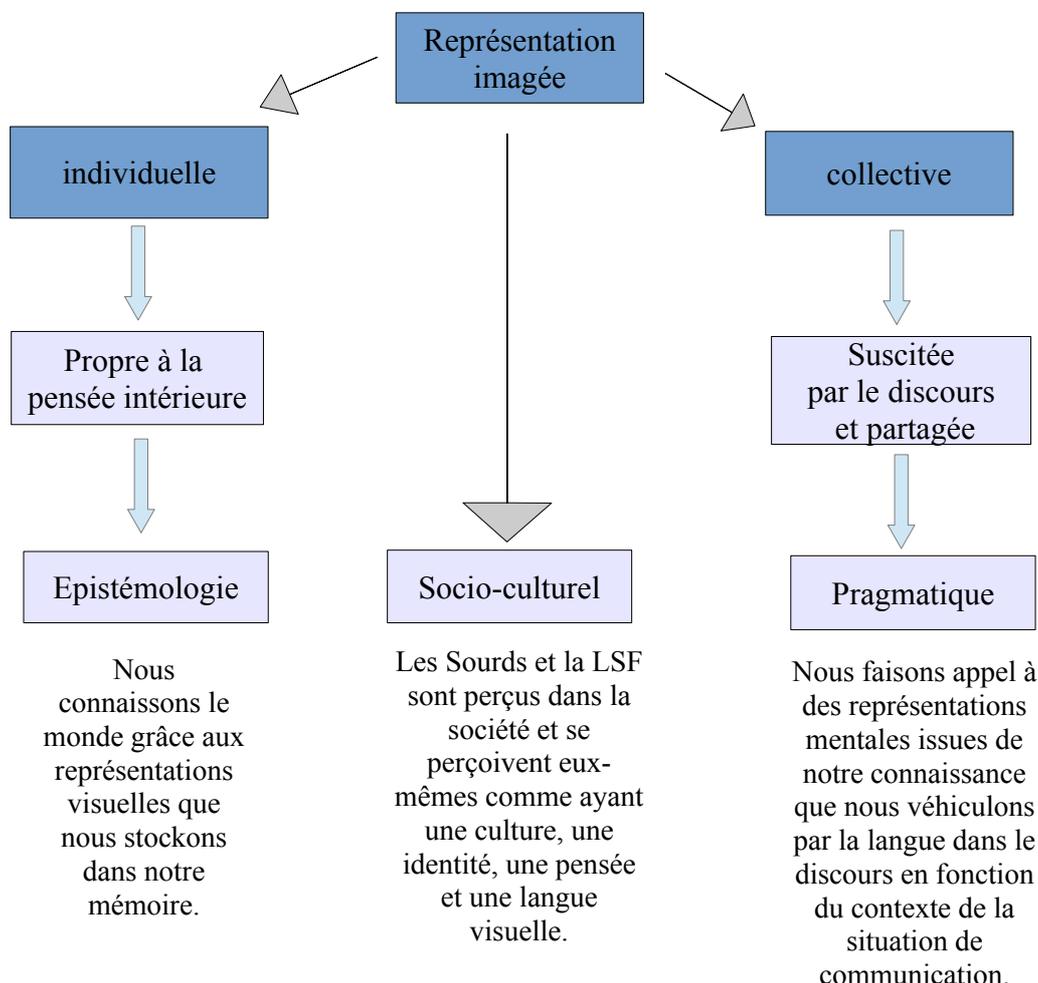
l'interlocuteur parviennent à des représentations similaires à celles du locuteur. » et cela est d'autant plus vrai lorsque l'énoncé est traduit car c'est le cœur même de l'acte interprétatif. Friedrich (2009 : 54) présente la théorie du langage de K. Bühler de 1934 où celui-ci va même plus loin en invoquant une activité de la part du locuteur, le point de départ d'où les images émergent :

« Il cite une phrase du langage humain et se demande en quoi consiste sa « force de représentation ». « Les Alpes se lèvent abruptement à partir de la plaine du Pô jusqu'à une hauteur considérable, tandis qu'elles descendent en pente douce au Nord.⁴¹ » Pour Bühler, la représentation n'y est pas réalisée par une image mentale (*Vorstellung*) qui serait déclenchée chez le locuteur pendant qu'il lit la phrase. La phrase ne se représente pas sous forme d'image, mais demande une activité de la part du locuteur et de l'auditeur. Si cette phrase se trouve dans un manuel de géographie, le lecteur va en faire ressortir un état de choses géographique ; si elle est formulée dans un autre contexte, elle va lui parler d'autre chose. »

Cette citation illustre en tout point notre propos. Nous retenons dans cette citation qu'il est possible d'admettre sous un autre point de vue que des images mentales se déclenchent lorsque le locuteur lit, entend ou voit un énoncé bien que ce ne soit pas le point de vue adopté par Bühler (1918). Cette présentation d'une petite partie de la philosophie de Bühler (nous ne saurions résumer tout son travail par cette seule citation) nous amène à cerner le propos de l'usage des représentations en interprétation. Dans la mesure où un ILS est capable de traduire des discours dans des domaines variés, l'activité qui consistera à faire resurgir ses connaissances est infinie. Lorsqu'un locuteur entend ou voit cette phrase concernant les Alpes, il fait délibérément appel à ses connaissances sur le sujet. Cependant, l'émergence de ses connaissances se fera avec les besoins du domaine en question (altitude, reliefs, faune et flore, climat, etc.). Les connaissances rendues possibles grâce à la représentation mentale tendent à être extériorisées. Nous avançons donc que si pensée visuelle il y a, elle peut être comprise en interprétation comme l'activation des représentations mentales donnant lieu à la résurgence des connaissances acquises. Ainsi, c'est le fondement même de l'interprétation qui est mis en avant : l'ILS a besoin de faire émerger ses connaissances du monde (stockées dans sa mémoire à long terme) pour ensuite déduire celles qui sont les plus pertinentes à mettre en relation avec le discours qui est en train de se dérouler (Llewellyn-Jones 2014). La représentation mentale a donc un rôle essentiel pour les ILS car c'est en cela même que résident les compétences pour mettre à profit ses connaissances et fournir une interprétation pertinente. Le discours d'un locuteur est donc à même de suggérer des représentations dans l'esprit de l'auditeur. Il semble se passer la même chose pour l'ILS, à la fois auditeur et locuteur. Cette conception serait donc plus à même d'éclaircir le recours à une forme de pensée visuelle. Ce n'est pas tant la pensée visuelle que l'ILS doit activer (telle que nous avons pu la définir tout au long de ces pages) mais une

41 Bühler (1918 : 3).

représentation imagée faisant appel à un faisceau de connaissances acquises à long terme. Pour une analyse complète du terme représentation, il convient de comprendre les domaines dans lesquels il peut s'employer et sous quel angle de vue il est envisagé. Un schéma donnera une meilleure compréhension :



L'aspect socio-culturel n'a pas été abordé ouvertement mais il est en toile de fond dans toute notre analyse. Il se situe entre l'individuel et le collectif car les représentations sociales autour de la langue des individus de la communauté ne sont pas ce que nous avons englobé sous le terme de « suscitées par le discours ». Cela renvoie à la façon dont les individus Sourds perçoivent leur identité et la façon dont la société la perçoit. Une étude socio-culturelle mériterait une analyse à part entière et relève d'un autre domaine que celui abordé ici. Grâce à ce schéma, nous pouvons voir que l'étude de la pensée visuelle nécessite une restructuration de son niveau d'analyse pour comprendre son implication. Nous allons maintenant terminer le chapitre trois en abordant la notion de représentation dans le champ d'étude de la pragmatique.

3.3. La finalité possible du langage : la communication

Les pages précédentes ont apporté un éclairage linguistique qui a contribué à une plus ample compréhension de l'évidente place de la pensée visuelle en LSF. Cependant, les structures de la langue sont employées selon d'autres objectifs, qui lient les individus entre eux. Ainsi, la langue est un code utile pour partager les références de la communication sociale mais elle porte également toutes les singularités individuelles comme l'écrivent Sperber & Wilson (1989 : 23) :

« La grammaire n'a rien à dire sur la façon dont l'auditeur détermine, au moyen d'informations extra-linguistiques, à quel moment a lieu l'énonciation, qui est le locuteur, qui est le Jules ou la Babette auquel pense le locuteur ni, à plus forte raison, quelle est la pensée effectivement exprimée. Ces aspects de l'interprétation résultent de l'interaction de la structure linguistique, seule spécifiée par la grammaire, avec une information extra-linguistique. »

La communication ne repose pas uniquement sur l'encodage sémantique des structures de la langue. Ainsi, pour une approche plus complète, nous souhaitons entreouvrir la porte du champ de la pragmatique pour progressivement faire basculer notre propos vers l'importance de la situation d'énonciation en interprétation :

« La pragmatique étudie le sens qui est communiqué dans un contexte particulier, c'est-à-dire lorsqu'une phrase est prononcée par un locuteur spécifique à un moment donné » (Zufferey & Moeschler 2012 : 9).

Entrevue sous le prisme de la pragmatique et selon un objectif de communication, nous pouvons mieux analyser ce que les ILS sous-entendent parfois en préconisant aux étudiants de penser visuellement. Cette recommandation est donnée comme étant une préparation pour devenir pleinement le locuteur qui s'exprime en interprétation simultanée. Pour la langue des signes, il est sous-entendu d'utiliser davantage de prises de rôle pour rendre le discours plus fluide et surtout plus compréhensible. Il y a donc une ouverture vers l'extérieur, vers un autre à qui le discours est adressé. Pour cerner ce qu'est la communication, il faut donc comprendre une notion qui n'était pas présente au préalable dans cette étude : l'altérité. Cette prise en compte de l'autre nous amène à sortir de l'intériorité des représentations imagées mentales, nécessaires à la compréhension et à la connaissance du monde, pour aller vers la façon que nous avons de communiquer, de déclarer, d'interroger, d'échanger avec un autre sur ces représentations grâce à des paramètres linguistiques et non-linguistiques. Par cet acte, nous espérons créer un lien avec celui à qui nous nous adressons. Ainsi, Goyard-Fabre (2007 : 247) souligne : « Quand je parle, je suis *parmi et avec* les autres : le discours se construit en commun comme un contrat de tacite de parole. »

Dans une communication entre deux individus, le locuteur et l'auditeur sont dans un jeu constant d'interprétation (en tant que recherche du sens) et d'inférence à propos de celui-ci et des

intentions concernant les propos qui sont tenus. En effet, pour reprendre l'exemple de Sperber & Wilson (1989 : 24), l'interprétation d'un énoncé comme « Paul est vraiment un chic type. » est presque infinie :

« L'interprétation [...] sera différente selon que le locuteur est sincère ou ironique, et parle de manière littérale ou figurée. [...], l'auditeur a généralement le choix entre plusieurs interprétations, et c'est à partir d'informations extra-linguistiques qu'il doit effectuer ce choix ».

Le choix d'interprétation qui guidera l'auditeur (mais aussi l'ILS) se trouve au sein même de la situation d'où l'énoncé a émergé comme l'a écrit Friedrich (2009 : 45) à propos des signes déictiques⁴²:

« [...] dont le fonctionnement témoigne justement de la nécessité de trouver des informations hors du langage pour comprendre ce qui est dit. Les référents de ces signes sont à chercher dans la situation d'énonciation, chaque fois unique, déterminée par l'identité des interlocuteurs et par l'espace et le temps dans lesquels elle est produite. »

La communication est donc toute entière un moment spécifique et unique qui met en relation deux individus. La communication est envisagée comme un processus d'inférence de ce qui est sous-jacent à la signification des mots. Zufferey & Moeschler (2012 : 11) synthétisent le propos comme suit :

« De manière générale, on peut dire que toute hypothèse que l'auditeur est capable de se représenter, soit par sa mémoire, sa perception, ou par déduction logique, et qui contribue à l'interprétation d'un énoncé, fait partie du contexte dans lequel cet énoncé est traité. Nous définirons donc la notion de contexte comme étant l'ensemble des hypothèses que le locuteur se représente mentalement et qui contribuent à l'interprétation de l'énoncé. »

Les hypothèses mentales et la représentation de celles-ci dont les deux auteurs font référence sont le cœur du travail de l'ILS qui sans cesse infère sur le discours qui se déroule devant lui. Ces hypothèses sont suscitées par le discours que l'ILS a entendu, elles ont lieu avant de pouvoir proposer une traduction. La capacité de l'ILS à formuler des hypothèses cohérentes peut découler entre autres de son habilité à faire appel à ses connaissances acquises dans sa mémoire à long terme.

Après avoir entrebâillé les portes des théories sur la communication et de la pragmatique, nous pouvons conclure ce paragraphe et ce chapitre en séparant deux schèmes de pensée : soit la représentation imagée est de l'ordre de la capacité de l'esprit à se former volontairement une image pour des besoins spécifiques, soit la représentation imagée est une extériorisation. L'intériorité de la représentation sera la trace significative d'une interaction avec le monde extérieur et toutes les

42 Il n'est pas incohérent de penser, à l'aune de l'étude pragmatique, qu'il est possible d'étendre cette compréhension dans la situation d'énonciation à une large partie du système linguistique.